

## Les déceptions allemandes en Alsace-Lorraine

Nous savons tous que quarante-quatre ans de domination allemande n'ont pas réussi à altérer les sentiments des Alsaciens-Lorrains et la présente guerre nous apporte chaque jour des preuves de leur indéfectible attachement à la France. Ceux qui ont réussi, souvent au péril de leur vie, à passer la frontière, au lendemain de la déclaration de guerre, abandonnant leurs biens aux représailles d'un ennemi passé maître en l'art de confisquer et de détruire et ceux que nos vaillantes armées ont commencé à libérer du joug de l'oppression, du col de Sainte-Marie aux renforts d'Hartmannswillerkopf nous donnent de plus en plus nombreux, le réconfortant spectacle d'une Alsace immuablement restée française.

Cependant l'Allemagne officielle continue à prétendre, par ses communications à la presse, par ses déclarations de ses fonctionnaires et de ses Herren-Professoren, que par le sort des armes — qu'elle ne veut pas s'avouer lui devenir contraire — aussi bien que par l'évolution des esprits — qu'elle s'est montrée incapable de comprendre — que jamais l'Alsace-Lorraine n'a été plus solidement rattachée à l'Empire allemand. Mais l'Allemagne a une singulière façon de récompenser la prétendue fidélité des Alsaciens-Lorrains à la cause allemande. Il est même déjà question après la guerre — entendez une guerre qui serait victorieuse pour l'Allemagne — de réaliser les prophétiques paroles du kaiser, qui dans un jour de rage, à sa descente du Haut-Koenigsbourg, avait menacé de « briser en miettes » la Constitution d'Alsace-Lorraine. C'est de Strasbourg que m'arrive la nouvelle, elle vaut la peine d'être contée.

Récemment décédait le pangermaniste professeur Wiegand, qui représentait l'Université de Strasbourg à la Première Chambre d'Alsace-Lorraine. Sa succession fut offerte au non moins notoire pangermaniste Ziegler, ancien professeur à l'Université de Strasbourg, actuellement traité à Stuttgart. Sollicité de se déplacer à cet effet, Herr Professor Ziegler aurait répondu qu'il ne quitterait pas Stuttgart pour assister à l'élection « étant donné qu'elle n'avait plus grande importance ». La *Strassburger Post*, qui a reproduit cette déclaration d'indifférence du professeur Ziegler, y avait ajouté un commentaire, que la censure a supprimé. Quel pouvait donc bien être le fond de la pensée de M. Ziegler ?

Sans être dans le secret des dieux nous pouvons facilement le deviner. Ou bien, dans un moment de clarté, bien peu compatible toutefois avec l'état d'aveuglement qui empêche un vrai pangermaniste de constater l'évidence, le candidat proposé au siège vacant du Parlement d'Alsace-Lorraine aurait eu la notion fugitive d'une réintégration prochaine du pays d'Empire à la République française. Ou bien le professeur Ziegler a tout simplement estimé que le moment était venu de préparer cette prussification forcée des pays annexés qu'il avait en d'autres temps recommandée comme devant être le couronnement de la politique allemande en Alsace-Lorraine. Bien que cette conception de l'avenir réservé au Pays d'Empire soit par trop simpliste et en tous points contraire à l'évolution actuelle des choses, c'est évidemment la seule pensée à laquelle ait pu s'arrêter le professeur Ziegler. Loin donc d'avoir à attendre de la guerre — si par impossible l'issue en avait été favorable à l'Allemagne, — une amélioration de leur sort, les Alsaciens-Lorrains auraient, en effet, été immédiatement exposés à se voir privés du semblant de Constitution qui leur avait été péniblement octroyé, comme une première mesure destinée à favoriser l'élévation du pays à la dignité d'un

Etat autonome, capable de prendre rang à la suite des autres Etats allemands.

Si le gouvernement prussien et les représentants au Bundesrath des autres Etats allemands, qui disposaient du sort de l'Alsace-Lorraine, propriété commune de l'Empire, s'étaient enfin résignés à accorder quelques apparences de libertés politiques à l'Alsace-Lorraine, c'est qu'ils croyaient pouvoir compter sur la fidélité allemande de la population supposée ralliée à la cause de l'Empire après bientôt un demi-siècle de germanisation. Mais les événements ont prouvé que l'erreur officielle allemande avait été sur ce point extraordinairement colossale.

L'attitude des Alsaciens demeurés dans le pays n'est pas moins suggestive que les manifestations de ceux qui ont pu passer la frontière et dont un grand nombre combattent vaillamment dans nos armées.

Malgré les condamnations rigoureuses prononcées contre tous ceux dont les actes ou les paroles trahissent des sentiments de sympathie pour la France, les Alsaciens-Lorrains deviennent de plus en plus hardis dans l'affirmation de leur croyance au prochain retour à la mère-patrie et nous les voyons s'exposer avec une parfaite insouciance à des condamnations, qui seront pour eux autant de titres de gloire quand les armées françaises, déjà solidement établies sur le versant alsacien des Vosges, auront refoulé les hordes teutonnes au delà du Rhin.

C'est une déception cruelle pour les autorités allemandes d'avoir à constater l'irréversible échec de la germanisation. Tout l'esprit de méthode et d'organisation dont s'enorgueillissent avec tant de fracas les « surhommes » de la « kultur » allemande, n'a abouti ici qu'à une honteuse faillite. Les journaux les plus officiels, comme la *Gazette de Cologne* commencent à le reconnaître et à le déplorer. « Presque chaque jour, écrit cette dernière, on peut lire dans les journaux d'Alsace-Lorraine les comptes rendus des « Kriegesgerichte », — conseils de guerre — ayant à juger des manifestations de « sentiments anti-allemands ». Ce qui est le plus remarquable c'est le grand nombre des affaires auxquelles ne se trouvent pas toujours mêlées des personnes de qualité. » Ainsi, de l'aveu même de la presse allemande, la manifestation de « sentiments anti-allemands » tend à devenir générale en Alsace-Lorraine. Ce ne sont pas seulement quelques personnalités, comme en dernier lieu le pasteur Herzog (sujet suisse mais jouissant du fait de son ministère de la nationalité alsacienne), qui font preuve d'indépendance en refusant de croire à la lettre les bulletins de victoire de l'Agence Wolff et en discutant en public les responsabilités de l'Allemagne et ses chances de succès dans la présente guerre. C'est la masse, c'est, en un mot, la population d'Alsace-Lorraine, dans son ensemble, qui ose relever le front et critiquer ses oppresseurs. Et comme on ne peut pas emprisonner tout un peuple, l'administration allemande entrevoit avec stupeur le jour où elle devra renoncer à punir les Alsaciens-Lorrains réfractaires, faute de gèles et de forteresses pour les mettre en détention.

Le professeur Ziegler avait dit le mot juste, sans le vouloir. L'élection d'un professeur pangermaniste au Sénat d'Alsace-Lorraine n'a plus grande importance aujourd'hui, car c'est la France, avec ses nobles traditions de liberté et d'indépendance qui va régner à nouveau dans la capitale de l'Alsace reconquise.

DANIEL BLUMENTHAL,  
Ancien maître de Colmar,  
Ancien député au Reichstag.



Spectacle émouvant :  
Un bataillon colonial  
se rendant au front

Une femme marche à côté des soldats, portant le  
fust de son mari ; au canon de l'arme flottent les  
couleurs des Alliés. Cette femme est, par son attitude  
froide et résolue, le symbole de la France de 1915.

## Un avion allemand a essuyé le feu des troupes hollandaises

L'appareil a été capturé  
Les deux aviateurs ont été internés

(Dépêche de notre envoyé spécial)

La Haye, 13 Avril.  
Ce matin, un avion allemand, manœuvrant sur l'île Walcheren, a essuyé un feu intense de la part des troupes hollandaises. L'appareil a été capturé. Le pilote et le lieutenant observateur Veermann ont été internés. — J. H.

## Un régiment d'élite allemand anéanti par les Russes dans les Carpathes

Le journal officiel russe Pravitelstvenni Vestnik (Messager du gouvernement), du 31 mars, publie le récit fait par des prisonniers autrichiens de la manière dont fut anéanti l'un des meilleurs régiments allemands, le 22<sup>e</sup>.

Ce régiment a joué un grand rôle lors des gigantesques batailles qui eurent lieu devant Liège. Il fut ensuite envoyé en Prusse orientale contre l'armée russe et prit part à la première offensive du général Hindenburg sur Varsovie.

Lors de cette offensive, ce régiment perdit dans des combats avec les Russes presque tout son contingent d'officiers et de soldats et fut envoyé à l'arrière pour se reconstituer.

Après avoir été complété avec des éléments pris dans d'autres régiments, il prit part à la troisième offensive sur Varsovie, y eussaya à nouveau de grandes pertes, fut donc envoyé à l'arrière pour se reconstituer et finalement fut envoyé en Galicie où il se trouvait encore vers la fin du mois de janvier.

On fondait de grandes espérances sur ce régiment : les Allemands comptaient que, placés sous les ordres d'un colonel expérimenté, il rendrait de grands services et que les Russes ne pourraient lui résister. Il entra en action le 21 février dans les Carpathes. Il était chargé d'une opération dont la réussite devait assurer l'issue de la bataille et mettre l'armée russe dans une situation critique. Il s'agissait de contourner les Russes et de balayer leurs réserves dans une attaque foudroyante.

La marche en avant du régiment ne rencontra pas de sérieux obstacles au début, mais la faible résistance que lui opposèrent les premiers éléments de l'armée russe n'avait, comme but, que de l'attirer profondément au milieu des lignes russes. Ce fut donc d'une manière tout à fait maladroite que les dragons allemands se trouvèrent tout à coup sous le feu de plusieurs éléments d'infanterie russe qui les attendaient. Les mitrailleuses russes causèrent des pertes énormes au 22<sup>e</sup> régiment, et quand, après avoir réussi à sortir de la zone de feu, il compta ses pertes, la moitié du régiment était détruite.

Une semaine plus tard, le 1<sup>er</sup> mars, ce qui restait du 22<sup>e</sup> régiment combattait dans une partie des Carpathes. C'est là que ce régiment fut définitivement anéanti. Presque tous les soldats allemands qui le composaient tombèrent sous le feu des Russes et les survivants furent versés dans le 7<sup>e</sup> régiment de hussards allemands.

## Un crime de plus !

L'article premier de la Convention VIII de La Haye interdit d'employer des torpilles qui ne deviennent pas inoffensives lorsqu'elles ont manqué leur but. En conséquence, les torpilles sont munies d'un mécanisme spécial assurant leur immersion en fin de parcours. Or, l'examen des torpilles de sous-marins allemands retrouvées récemment dans la Manche a prouvé que le mécanisme d'immersion est systématiquement bloqué, de manière à transformer la torpille en mine dérivante. C'est une nouvelle violation du droit international.

## Leurs cartes de pain

Stadt Frankfurt am Main.  
Brotschein  
zum Einkauf von  
850 gr Schwarzbrot — ein 2 Pfändertatb  
oder 600 gr Weisbrot oder Zwieback  
oder 500 gr Mehl.  
Gült. v. 22 März/4 April 1915 einjährl.

## "Bon" d'une carte de pain de Francfort-sur-le-Main

Valable pour 850 grammes de pain noir ou 600 grammes de pain blanc ou biscottes ou 500 grammes de farine.

Utilisable du 22 Mars au 4 Avril 1915.

## Au Fil de l'Heure

De divers côtés les télégrammes d'agence signalent l'exode des Allemands. Des femmes avec leurs enfants, des vieillards, des jeunes gens passent à l'étranger, s'installent en Hollande, en Danemark, en Suède et Norvège, en Suisse. Il semble même que cet exode soit encouragé à voix basse par les autorités locales qui se débarrassent ainsi des bouches inutiles. On ne se trompe donc pas quand on compare l'Allemagne à une ville assiégée. Autant il serait puéril de croire que l'Allemagne manque de tout, qu'elle est à son dernier quignon de pain, à son dernier sac de pommes de terre — autant il semble certain que la gêne, sinon la famine, commence à régner et que les premiers effets de ce régime sont un malaise, une inquiétude générale.

Sans doute l'exode de quelques milliers de familles bourgeoises aura pour résultat de diminuer — dans une bien faible mesure — le nombre des consommateurs en Allemagne et par là de faciliter l'approvisionnement de ceux qui restent. Mais il est permis de croire que les autorités cherchent surtout à augmenter par ces départs l'influence germanique à l'étranger et qu'en essayant des consommateurs elles espèrent essayer des propagandistes. Là-dessus je reste un peu sceptique. La vue de quelques Fraulein, les propos de quelques Professeurs ne sauraient faire ce que les canons allemands n'ont pas fait. L'heure n'est plus où le monde jugeait invincible le formidable appareil du Pangermanisme. Et il ne faudra pas longtemps aux émigrés d'Allemagne pour se rendre compte que les temps sont changés. Qu'ils aillent ils trouveront plus de vivres que chez eux mais moins d'illusions.

UN SPECTATEUR

## La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(25<sup>e</sup> jour de Guerre)

3 heures soir.

De la mer à l'Alène, rien à signaler si ce n'est quelques actions d'artillerie. A L'EST DE BERRY-AU-BAO, nous nous sommes emparés d'une tranchée allemande.

EN ARCONNE, lutte de mines et combats à coups de bombes et de grenades d'une tranchée à l'autre.

ENTRE MEUSE ET MOSELLE, journée relativement calme ; nos troupes sont parvenues, en plusieurs points, au contact du réseau de fils de fer de la défense ennemie.

Journée calme sur l'ensemble du front. Nous avons maintenu et consolidé nos positions sur les divers points où nous avons progressé depuis huit jours. Nos avions ont bombardé avec succès les hangars militaires de VIGNEUILLES (Woëvre) et dispersé non loin de là un bataillon en marche.

## Le Président de la République aux armées

Le Président de la République est rentré hier matin à Paris, revenant d'une nouvelle visite aux armées.

Il est parti samedi soir, accompagné du ministre de la Guerre, et s'est rendu d'abord, dimanche matin, au milieu des troupes qui opèrent dans le Nord. De là, il a gagné la Belgique en s'arrêtant dans un grand nombre de cantonnements, il s'est ensuite dirigé par Poperinghe et Vlamertinghe sur Ypres, où il est resté quelques temps ; puis par Woesten, Furnes, Coxige, Oost-Dunkerque, puis il est allé jusqu'à la mer du Nord pour féliciter les soldats qui occupent le front de Nieuport, notamment les zouaves et les fusiliers marins.

Partout, les troupes sont dans un excellent état physique et dans un état moral plus parfait encore. Elles ont manifesté une grande joie de voir au milieu d'elles le Président et le ministre, qui ont vivement complimé les généraux, les officiers et les soldats.

Lorsque le Président avait envoyé, la semaine dernière, des souhaits au roi des Belges à l'occasion de son anniversaire, il lui avait, en même temps, annoncé sa prochaine visite et le roi Albert avait aussitôt répondu par télégramme, qu'il serait très heureux de recevoir de nouveau le Président en Belgique.

## Une visite au roi et à la reine des Belges

Le Président est allé, en compagnie de M. Millerand, saluer le roi au grand quartier général belge et a eu avec lui un long et cordial entretien. Il a également rendu visite à la reine.

Il est revenu en France à la fin de la journée de lundi et il a traversé la ville de Dunkerque dont il a passé en revue la garnison et dont la population lui a fait un ému et patriotique accueil.

Le Président et le ministre sont rentrés de Dunkerque à Paris par le chemin de fer.

(Voir en 3<sup>e</sup> page)  
Aux Etats-Unis, l'irritation grandit contre l'Allemagne.

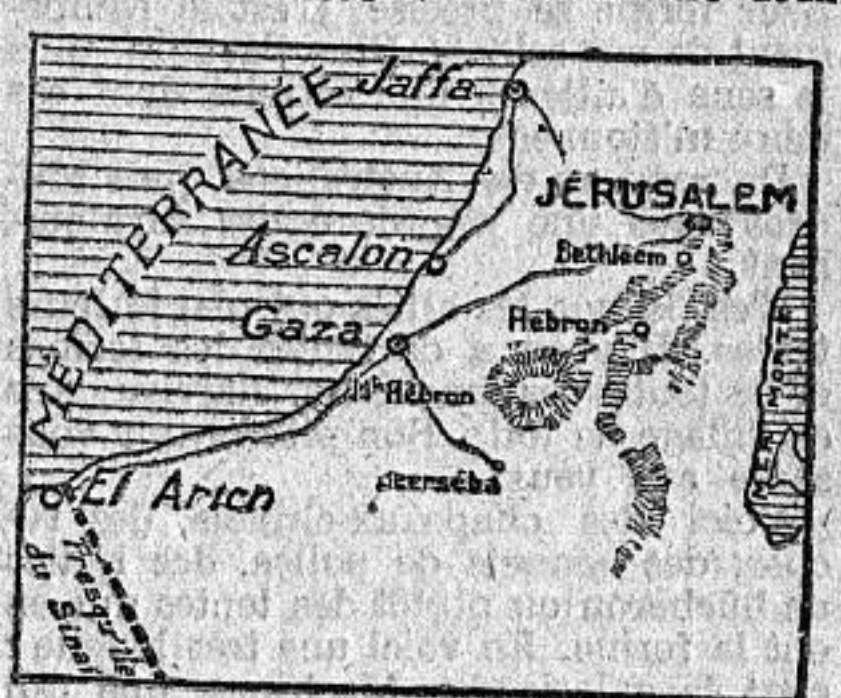
## Campement turc bombardé par le cuirassé « Saint-Louis » sur la côte de Palestine

Le ministre de la Marine a reçu la dépêche suivante :

« Le 12 avril, avec le concours d'hydravions français, le cuirassé français Saint-Louis a bombardé, dans le voisinage de Gaza, un campement turc important. »

D'autre part le *Corriere della Sera*, d'après un communiqué officieux ottoman, ajoute que les quais et mûles de Gaza ont été « sérieusement endommagés. »

La ville de Gaza, en Palestine sur les confins de l'Egypte, s'élève entre deux



chaînes de dunes dont l'une la sépare de la Méditerranée, distante de quatre à cinq kilomètres.

C'est l'une des plus anciennes cités du monde. Elle était autrefois plus proche de la mer, mais l'invasion des sables l'en a éloignée. On dit qu'elle fut témoin des exploits et de la mort de Samson et les habitants y vénérent encore un tombeau qu'ils prétendent celui du héros de la Bible. Il fallut à Alexandre le Grand quatre mois d'un siège meurtrier pour s'emparer de la ville.

Aujourd'hui, Gaza compte 15.000 habitants. Elle exportait beaucoup de céréales, avant la guerre, et il s'y faisait le trafic des caravanes avec l'Egypte toute proche.

C'est de cette base d'opérations, que partit récemment l'expédition turque contre le canal de Suez, qui échoua pitoyablement au contact des défenses anglaises.

## Les campements alliés à Lemnos

(De notre envoyé spécial)  
Mudros (Ile de Lemnos),  
Avril 1915.

Lemnos est cette île de l'Archipel où, dans les temps divins, le guerrier grec Philoctète fut abandonné dix ans par les siens parce que s'étant blessé avec les flèches empoisonnées d'Hercule, il

ménait. Les détours de leurs pas les amènent près de moi. Ils examinent le château. Ils le trouvent très gracieux et me demandent « quel est son âge ? » Je leur réponds qu'il date des Vénitiens. Les Vénitiens ? Ce renseignement ne leur dit rien. Les officiers ont un sourire et finement me font cette confession :



MUDROS, UNE DES VILLES DE LEMNOS

répandait une odeur nauséabonde, et où maintenant, non plus pour marcher sur Troie mais sur Constantinople, des soldats de France et d'Angleterre sont venus monter leur tente.

Deux grands villages, l'un sur une large baie : Mudros ; l'autre sur la côte occidentale : Castro, en sont les centres. Je débarquai à Castro par une nuit de vent.

C'est sans doute l'habitude dans ces îles que ce soit le vent qui vous accueille, ou plutôt qui vous repousse. Il vous frappe dans la figure et s'efforce d'arrêter votre marche. Il a l'air d'être chargé d'entraver vos pas pour que, dégoûté, vous renonciez à fouler plus longtemps ce sol.

Heureusement qu'aucune illusion de confort ne précédait mon arrivée, et que déjà l'été, à ce sujet, m'avait mis au point. C'est naturellement que je rentre sous un hangar pour prendre mon sommeil. Nous étions cinq quand je me suis couché, nous nous sommes réveillés huit. Mon but est Mudros, à vingt-cinq kilomètres d'ici. Tandis que l'on me cherche un cheval, j'attends devant le château. C'est de grand matin.

## Les Australiens

Deux officiers australiens avec des gêtres d'un cuir magnifique, se pro-

« L'Australie n'a pas d'histoire, c'est pourquoi nous nous montrons assez dédaigneux de celle des autres. »  
Le village s'anime. Des paysans grecs passent avec deux agneaux vivants sur le cou. Les petites bêtes sont l'une au-dessus de l'autre, tête contre queue. Le museau penché, elles ne bèlent pas. Dans chacune de ses mains le paysan serre quatre pattes. Voilà, mesdames, une façon nouvelle de porter les fourrures.

On me conduit mon cheval. C'est le plus grand que l'on ait trouvé, il est dix centimètres plus haut qu'un âne. Il n'est pas nécessaire, pour le monter, d'avoir fait de la haute école : il ira à cinq kilomètres à l'heure.  
C'est une route dans la montagne que nous allons suivre. Les oliviers y poussent seuls. Si l'on s'est jamais demandé pourquoi cet arbre est tourmenté, ici on en a la réponse. Elle est peut-être fautive, elle paraît du moins raisonnable. Si ces arbres sont rabougris, bossus, bancals, c'est que depuis leur naissance, sans trêve, sur ces plateaux, n'ayant pour recours que de s'abriter les uns les autres, ils subissent à peine du vent. Dur supplice qui rendrait les oliviers crochus s'ils étaient aussi souvent à sa merci que les oliviers.

Pays sauvage. La poussière est blan-



PAYSAGE D'ALSACE : Le Col de Sainte-Marie-aux-Mines

## Exode d'enfants

La Gazette de l'Allemagne du Nord, du 11 avril, publie une note du « Bureau central pour les soins à donner à l'enfance », pour demander à toutes familles habitant la campagne de se charger d'un enfant des villes en raison des mauvaises conditions d'hygiène.

## Catastrophe minière au Japon

Tokio, 13 Avril.  
On annonce qu'un affaissement s'est produit dans une houillère s'étendant sous la mer, près du Shimonoseki. On compte trois cents manquants parmi les 593 mineurs qui y travaillaient. — (Havas.)

che. La route n'a pas sur ses bords de petites maisons amies. Elle va, vous me demandant d'arbres et de rochers en majestueux rayons. Sur la montagne la plus lointaine, deux oliviers font l'effet de deux ombrelles ouvertes.

Je tourne la route. Une compagnie d'Australiens est en train de manœuvrer. Hommes grands, forts, blonds, coiffés d'un feutre à larges bords, gantés comme pour l'escrime, pas vêtus d'uniformes, mais de vestes de couleur bise ou bleue qui collent à leurs formes mieux qu'un maillot, ils ne sont pas à leur aise dans cette étroite plaine. Habités à pousser leurs chevaux à travers les vastes plateaux nus de l'Australie, ils souffrent, limités par ces arbres et ces montagnes, de n'avoir pas la liberté de leurs guides. Ces hommes à cheval sont de grands galopiers. On les met sur ce court terrain de Lemnos. Pour eux c'est un manège. Mais ce n'est qu'un relai. Ils pourront bientôt laisser aller leurs bras sur le cou de leur bête. Il y aura de quoi courir jusqu'à Constantinople.

### Un campement français

Ce petit camp a dû voir manœuvrer des Français. Une rivière coule dans le bas. Une planche clouée sur un olivier annonce : « Ici les bains ». Sur cette même planche, écrits au crayon ces mots : « Il n'y a pas de pigeon. Pour se sécher, grimper au sommet de l'arbre, le vent s'en charge. » Des poils sont passés par là.

J'ai déjà fait douze kilomètres. Décidément je ne battrais pas de record. La baie de Mudros se découvre. Des cuirassés, des transports, des charbonniers, cinquante vaisseaux au moins, sont dans ces eaux. La ville n'est pas encore visible.

Sur un cheval pas plus haut que le mien — ce qui me console — mais sur une belle selle à la turque, un officier français va me croiser. Nous avons chacun un sourire qui s'adresse à notre monture.

Si vous avez trouvé le moyen de faire trotter ces bêtes, me dit l'officier, c'est Dieu qui vous envoie.

Cet uniforme français sur cette selle turque dans ces montagnes grecques, quelle révérence cela vous met dans la pensée !

Pas loin de la baie, de petites taches blanches commencent à s'apercevoir. Leur forme se précise. C'est le campement de nos soldats. Plus j'avance, plus je sens d'ailleurs une activité dont ces lieux m'étonnent.

De nouveaux des Australiens, puis Mudros avec une grande église surplombant.

C'est là que les alliés ont planté leurs tentes. Il y en a de toutes les formes et de toutes les longueurs. J'arrive dans ce village de toile. Son pittoresque vous saute aux yeux.

Voici des chapeaux-chinois, des ruines, des bonnets de police, des huttes de bûcheron ou plutôt des tentes qui en ont la forme. En voici une très longue : c'est la galerie des Machines, une qui monte en pointe avec de la bonne volonté c'est la tour Eiffel, derrière, un moulin avec sa roue entoilée : c'est la Grande Roue. Nous sommes au Champ de Mars, un Champ de Mars pour poudée. Il y en a beaucoup.

### Le caporal sénégalais

Des soldats grouillent, entre chaque. On en voit qui se baissent pour rentrer chez eux, on en voit deux qui se cognent à la porte étroite, l'un et l'autre voulant à la fois pénétrer et sortir. La nuit ce doit être un labyrinthe. Les enfants seraient ici aux anges pour jouer à cache-cache. Je tourne, égaré, dans ce village. Contre cette toile blanche, un nègre, un de nos amis : un Sénégalais. Puis beaucoup de Sénégalais, accroupis, ou qui se tressent, ou qui vont. C'est du noir sur blanc. Des nègres à Lemnos ! Ah ! si Ulysse avait vu ça !

Un caporal sénégalais entre dans une noire fureur. Malgré la défense, des marchands grecs se promènent entre les tentes avec leurs bazars à la main. Il en tient un au bout de son long bras, et lui crie : « Moi, dis par là, par là. »

Les marchands grecs se sont abattus sur Mudros. Il en est venu d'Athènes. Ils sont arrivés avec des épiceries, des bijoux, des pâtisseries. Ils ont construit des baraques auxquelles ils ont donné les noms les plus flatteurs pour les nations alliées. Une épicierie s'appelle « A la célèbre France », une autre : « A la navale Anglaise ». Lorsque la clientèle ne va pas chez eux, ils vont à la clientèle. Ils circulent avec des hottes pleines à la fois d'oranges, de fromages blancs et d'olives huileuses. Ils roulent vers le camp des tonneaux à moitié pleins dont on entend le vin balloter. Ils les roulent cinq cents mètres, sous

un fort soleil et plusieurs jours de suite et en arrivant ils crient : « Qui veut de la boisson fraîche ? »

Malins, ils ne saisissent jamais ce qui va contre leur intérêt. Si on affiche que l'on a besoin d'oranges, ils savent tout lire le Français ou l'Anglais. Si on plaquette qu'ils n'auront plus le droit de vendre dans tel endroit, ils ne comprennent plus que le grec.

Heureusement que nous avons des caporaux sénégalais.

Albert LONDRES.

### Les obligations de la Défense nationale

Les obligations de la Défense Nationale sont délivrées jusqu'au 15 avril inclus au prix net de 94,84 %. Après le 15 avril et jusqu'à la fin du mois, le prix en sera porté à 95 fr. 07. Le période de temps qui nous sépare du prochain coupon s'élève en effet successivement et les intérêts dus pour cette période et que l'on déduit du prix nominal de 96 fr. 50 diminuent en même temps.

A cette même date, du 16 avril, les Trésoreries générales et les recettes des finances auront été approvisionnées de certificats provisoires qui y seront remis immédiatement aux souscripteurs de coupures de 100 fr., 500 fr. ou 1.000 fr. Les trésoriers généraux et les receveurs pourront également fournir dans des délais relativement courts aux comptables de leur circonscription les certificats provisoires d'obligations, qu'ils réclament pour leurs propres souscripteurs. Ces certificats provisoires s'achèveront maintenant les valeurs du Trésor vers les comptables, car c'est par milliards que se chiffrent les souscriptions aux bons et aux obligations. Et en effet, ces titres conviennent à tous.

Ceux-ci cherchent un placement à court terme et prennent des bons à 4 %, à 3 mois, compensant par la certitude des rentrées prochaines l'infériorité relative de leur taux de placement : 4,17 %. Ceux-là, cherchant un placement plus rémunérateur, souscrivent les bons à 6 mois et à un an et obtiennent ainsi du 5,26 %. D'autres enfin, désireux de donner au pays une aide plus durable, des bons plus efficaces, placent leurs capitaux pour plusieurs années et s'assurent, grâce aux obligations 5 %, un placement au taux réel de 5,60 0/0. Il y en a pour plusieurs années, et de toutes parts afflue les souscripteurs, car si tous ne comprennent pas leur intérêt de même façon, tous comprennent leur devoir qui est de lutter de toutes leurs forces, par l'or comme par les armes, contre l'envahisseur.

### LES MORTS GLORIEUSES

M. Gilbert Goy, fils du sénateur de la Haute-Savoie, est mort glorieusement, frappé en plein cœur par une balle. Son corps est resté pendant deux mois entre deux tranchées sans que l'on puisse le relever. Le frère aîné de M. Gilbert Goy, médecin aide-major, est encore sur le front.

Parmi les enfants de Geneviève, qui sont tombés glorieusement au champ d'honneur, il faut citer les soldats Emmanuel Gillet, du 216<sup>e</sup> d'infanterie, Henri Buisson, du 20<sup>e</sup> train des équipages, Auguste Brunel, du 27<sup>e</sup> territorial, Edouard Gillet, du 150<sup>e</sup> d'infanterie, et Alphonse Solignier, du 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.

### Nouvelles Diverses

Les communications téléphoniques viennent d'être autorisées, par le ministre de la Guerre à la demande de M. Aumand, préfet de Seine-et-Oise, entre les chefs-lieux d'arrondissement de ce département. L'autorisation est accordée par le ministre de la Guerre à la demande de M. Aumand, préfet de Seine-et-Oise, entre les chefs-lieux d'arrondissement de ce département. L'autorisation est accordée par le ministre de la Guerre à la demande de M. Aumand, préfet de Seine-et-Oise, entre les chefs-lieux d'arrondissement de ce département.

France et Belgique (1914-1915), c'est le titre d'un ouvrage que M. Omer Bonjean, conseiller communal, publie chez Hachette, et dans lequel il expose ce que la France a fait pour la Belgique pendant la guerre. L'auteur est un belge, dont le témoignage est particulièrement intéressant, lorsqu'il parle de la fraternité franco-belge.

L'aviateur Gœl Peot, qui fut le premier à survoler le chaîne des Andes, s'est tué à l'académie militaire de Collège-Park, à Maryland (Etats-Unis), en faisant une plongée verticale.

Les cartes postales illustrées sont soumises à une nouvelle réglementation qui entrera en vigueur le 15 avril, et d'après laquelle doivent être présentées à un contrôle préalable, les cartes représentant un sujet quelconque, de fantaisie ou non, se rapportant aux régions comprises dans la zone des armées. Le syndicat des photographes a demandé audience au ministre pour lui exposer les inconvénients de cette mesure en ce qui concerne surtout certaines catégories de détaillants.

Les souscriptions des cheminots pour les victimes de la guerre s'élèvent aujourd'hui, à 2.500.000 francs. Le comité, 16, rue de la Sorbonne, organise un « Mois des Cheminots », où les sommes recueillies en mai iront aux cheminots prisonniers ou mutilés et à leurs familles.

Les réquisitions de blé en Seine-et-Oise viennent d'être suspendues jusqu'à nouvel ordre par décision ministérielle.

M. Georges Weil, le député de Metz, a fait hier, à la Chambre, une conférence très applaudie sur l'histoire de la population d'Alsace-Lorraine depuis 1871. L'orateur a montré que, malgré leurs efforts, les Allemands ne parviennent pas à faire de la zone annexée un pays prospère et heureux, et a souligné, en terminant, l'intérêt intellectuel, les habitants des provinces annexées à la France, restés français de cœur quand même.

## Bulletin de la Guerre

Le calme relatif se prolonge sur la partie nord-sud de nos lignes, et au delà jusqu'à l'Argonne, on ne signale pas la prise d'une tranchée allemande vers Berry-au-Bac, sans dire de quelle importance peut être cette affaire d'intérêt très localisé. Dans l'Argonne, secteur qui reste toujours parmi les plus rudes, la lutte continue à très courte distance d'une tranchée à l'autre, en employant les moyens spéciaux maintes fois décrits qui comportent cette situation. Nos lignes de tranchées et nos obstacles y ont à peu près la même valeur que du côté de l'ennemi. Pour le moment, les conditions s'équilibrent.

Sur les côtes de Meuse, on s'est canonné au bois d'Ailly, et les Allemands ont tenté le matin à la première heure, après une violente préparation par le feu, une attaque contre la position des Eparges. On ne nous dit pas d'où cette attaque est partie ; en tout cas, elle a échoué. Au delà, il ne paraît s'être passé rien de remarquable, à l'est des côtes de Meuse, dans toute la largeur de la Woëvre. Aucune nouvelle ne nous vient, notamment, de la situation au bois de Mortmare et aux abords de ce bois. Enfin, au bois Le Prétre, les Allemands ont attaqué vers la lisière nord-ouest, le 11 à la tombée de la nuit, et ils ont été repoussés. Le lendemain, nous leur avons repris un élément de tranchée déjà disputé.

Après les échecs si marqués de l'ennemi dans ce secteur, ce peu d'activité de sa part semble un signe non équivoque de lassitude et de manque de confiance. La position des Eparges surtout lui était précieuse, et l'attaque dirigée pour la reprendre ne donne pas, aux termes du communiqué du moins, l'impression d'avoir été conduite avec une ferme volonté de réussir. Sans doute, il est possible qu'un effort plus énergique soit en préparation ; mais d'autre part, à Neuve-Chapelle, où les Anglais ont réalisé un avantage si sérieux depuis près d'un mois déjà, les Allemands n'ont rien tenté pour revenir sur le terrain conquis de haute lutte. Le sentiment de leur infériorité paraît donc se généraliser.

### Les Orphelins de la guerre

Le convoi des cent petits orphelins de la guerre qui a quitté la colonie d'Étretat mercredi dernier, où les vides sont bien vite remplis et au delà, à destination des colonies que l'Association a créées dans le Midi et notamment à Saint-Jean-Cap-Ferrat, a été reçu, à son passage à Paris, à l'Hôtel des Invalides, par le général Niox qui, devant la bonne mine et l'air heureux des pauvres petits orphelins, a manifesté toute son admiration pour les résultats obtenus par l'Association.

Le départ et l'arrivée à Saint-Jean-Cap-Ferrat se sont effectués dans les meilleures conditions, l'accueil a été enthousiaste sur tout le parcours et particulièrement émouvant à Nice. Au moment du départ on a fait passer les poupons par les portières aux mères nourricières et on constata en cours de route qu'il y en avait un de trop avec cette inscription dans les langues : « Orphelin de la guerre » ; la personne inconnue qui l'a déposé peut être assurée que nous en aurons le plus grand soin et qu'il sera entouré de l'affection la plus maternelle.

Le prochain départ pour Étretat aura lieu aujourd'hui. Comme d'habitude, le rendez-vous est fixé à 9 heures du soir, gare Saint-Lazare, salle des Pas-Perdus. Adresser la correspondance et les adhésions à la Permanence, 40, quai d'Orléans (4<sup>e</sup>).



— Pas la Croix de Fer... T'aimerais peut-être mieux une croix en chocolat... ça se mange !

Rien d'intéressant du côté du Niemen moyen, où continuent à se produire des combats partiels sur un front à peu près fixé pour l'instant. Les dernières dépêches nous parlent de nouveau de la forteresse d'Ossowietz, devant laquelle les Allemands se maintiennent. Quelques combats se déroulent aussi, à l'ouest de cette place, dans la région comprise entre la Narew et la frontière. D'après les noms des localités indiquées, il ne paraît pas non plus s'y être opéré grand changement dans les positions réciproques. On assure que les Allemands remuent beaucoup de terre, et qu'ils emploient beaucoup de monde à ce travail, dans le secteur Suwalki-Augustow. Ces dispositions défensives semblent indiquer l'intention de tenir avec des effectifs réduits, et, par conséquent, d'employer ailleurs une partie des forces qui sont encore dans les régions septentrionales. S'il en est ainsi, ces forces seront dirigées contre les armées russes du sud, celles de Galicie.

Dans les Carpathes, diverses informations présentent l'aile droite de l'armée russe comme descendant vers Eperjes, point sur lequel se concentreront une partie des armées austro-allemandes. Toutefois, les communiqués de l'état-major n'en disent rien. Mais ils nous fixent sur un point ; c'est que le col d'Uzsk est toujours solidement tenu par l'ennemi. Il n'est pas douteux non plus qu'à partir de ce col en allant vers l'est, les Autrichiens soient toujours en Galicie, et tant que le passage d'Uzsk ne tombera pas, ils pourront s'y maintenir. De ce côté, ce sont toujours les mêmes noms de Kosiowa et Rozanka, c'est-à-dire les positions au nord des passages de Volovek, qui reparaissent dans les dépêches. Par là, les Autrichiens attaquent toujours, sans succès, d'ailleurs. Il ne semble guère que les armées russes aient intérêt à progresser en Hongrie tant qu'elles ne seront pas en pleine possession de la ligne d'Uzsk et en situation d'obliger l'aile droite autrichienne à se retirer ; le mouvement manœuvrât d'ensemble et pourrait être quelque peu aventureux.

Général BERTHAUT.

### Une Caisse de prêts pour les mutilés pauvres

L'Association pour l'assistance aux mutilés pauvres, société fondée en 1868, dont le président d'honneur est le général Pau, et le président M. Bourlon de Sarty, vient de prendre une initiative intéressante.

Elle a décidé la création d'une caisse de prêts pour les mutilés militaires et civils, destinée à leur permettre de s'établir et de devenir patrons. Ces avances, remboursables sans intérêt, ne seront consenties qu'aux mutilés ayant achevé leur éducation professionnelle dans les ateliers créés ou à créer par l'Etat, les départements, les communes ou des sociétés privées.

L'Association pour l'assistance aux mutilés pauvres, dont le siège social est à Paris, 21, rue François-I<sup>er</sup>, fait appel au concours de tous pour l'aider dans la tâche qu'elle a assumée.

### Informations Politiques

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin, en Conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. La séance a été consacrée à la situation diplomatique et militaire.

Le prochain Conseil aura lieu jeudi.

### CARNET DE ROUTE

## LES TAUBEN et les Dunkerquois

Le « zouave » Louis Chapier, de Mézières, cherche son papa et sa maman.

Armées du Nord, 4 avril 1915.

Il me sera tout de même bien permis de dire que ceci se passe à Dunkerque.

Dunkerque a eu la visite des Tauben. Il ne s'en porte pas plus mal et oppose aux incursions de messieurs les assassins pour villes ouvertes, le calme la plus parfait. Que dix aéro allemands, dans la fraternité criminelle qui les unit, viennent se promener au-dessus de la ville, c'est pour y lâcher des bombes et tuer quelques « civils » sans défense, les Dunkerquois s'en moquent ! Ils ont, disent-ils, « l'habitude ». Et le sourire de ces braves gens n'en reste pas moins immuable, quand le tocsin retentit, les sirènes du port mugissent, le clairon sonne pour avertir la ville que les aviateurs teutons vont surgir au-dessus de Malo-Bains.

Chacun lève le nez et attend comme le font les Parisiens pour les Zeppelins. Soudain, des brumes de la mer, voici que pointe vers les docks où travaillent des milliers de bras français, un oiseau métallique dont les ailes, en dessous, portent la marque allemande de la Croix gammée.

Le voilà ! s'écrient les Dunkerquois.

Et les Dunkerquois de dire :

— Eh ben ! Et puis après !

Comme une balle d'or, dans le soleil qui dore la ville, un de nos avions tout à coup s'élança. Puis deux, puis cinq ! Et le pirate germanique pour faire un mauvais coup vira de bord et disparut dans le gris du ciel.

Vous voyez, disent les Dunkerquois. Ça n'a pas traîné ! Il est parti !

La placidité confiante des habitants de Dunkerque est une chose admirable. Ils savent qu'à quelques kilomètres de chez eux se trouvent des escadrilles de bons Français qui veillent et « opèrent » quand il le faut. D'ailleurs s'ils en avaient besoin, les Anglais et les Belges qui « travaillent » à leurs côtés, — il faut voir comme, — leur donneraient un petit coup de main.

En dépit, donc, des nouvelles allemandes qui proclament que la terreur règne sur les villes du Nord, il n'en faut rien croire.

Bonlogne, Calais, Dunkerque et autres lieux ne redoutent aucune visite de l'aviation boche. Quand elle se produit, les habitants, par exemple, c'est le duel en avion ! Ils fuient d'une église prudente et repartent vers leurs lignes méditant un nouveau coup du père François sur des femmes et des enfants.

Le coup rate toujours, l'ennemi reste.

Le petit « Zouyou »

A cette même gare de Dunkerque, à la section « marchandises » voici que débarquent d'un train un tas de braves poules qui vont prendre, à l'arrière, un repos bien gagné.

Dans le fouillis des uniformes, une note rouge vif. C'est un zouave. Et quel zouave ! Il va avoir quatorze ans. Je puis vous le présenter parce que je l'entraîne hors de la gare, dans une petite cour où au milieu des cheminots du Nord, on le photographie. Il s'appelle Louis Chapier dit « Zouyou ». Il appartient au « zouave » et me conte son histoire. La voici en raccourci.

Le père mobilisé dans l'infanterie, lui fait, le 6 août, avec sa maman, sous Mères devant les Boches. A l'infanterie de la route, les unités sont là, à cent mètres ! Une bousculade se produit. Loulou perd sa maman ! Et le voilà errant sur le chemin. Passe un régiment de zouaves. Il le suit. Le capitaine de la 3<sup>e</sup> compagnie tronche les souris. Mais le gosse met tant de désespoir dans ses yeux bruns, il a de telles supplications muettes — pauvre chien vaguant sur la route — que le chef l'adopte.

Il a fait « Charleroi, la Mame, il a fait le Nord, il a tout fait. A Dunkerque, on vient de l'évacuer parce qu'il était malade, et qu'on le renvoyait se soigner à l'arrière.

Chapier ! l'homme mobilisé qui êtes je ne sais où, maman Chapier, vous qui avez perdu votre fils, au soir de la poussée allemande, votre « Loulou » est vivant ! Sa feuille portait « dirigé sur le camp de Sathonay ». C'est, si je ne m'abuse, dans le département du Rhône. Envoyez-lui ! Il attend de vos nouvelles.

Je lui ai promis que le Petit Journal tâcherait de lui faire retrouver son papa et sa maman.

Le Mitrailleur.

### Pour les réfugiés

Les réfugiés, en province, des cantons de Lille, Roubaix, Tourcoing et environs, sont invités à envoyer leur adresse actuelle ainsi que celle de leur domicile dans le Nord à M. Marek, secrétaire du comité de Lille, Roubaix, Tourcoing, Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, Paris.

## Pas de « Salons » ce Printemps !

C'est au milieu d'avril que s'ouvrait, chaque année, l'important Salon de la « Nationale », précédant d'une quinzaine de jours l'ouverture du Salon, plus vaste encore, des « Artistes français ».

A cette époque heureuse, on voyait le Grand Palais des Champs-Élysées se garnir de peintures et de statues ; dans ses jardins, des socles se dressaient afin de porter des bustes et des « figures », tandis que les tableaux innombrables jouaient à grimper le long des murs — jeu de « qui perd gagne », car celui qui reste le plus près de la cimaise l'emporte en succès, le public n'aimant pas à attraper le tocsin. Et pour les Parisiens, les voyageurs venus des provinces, les étrangers de passage, c'était la joie annuelle de se précipiter en foule au vernissage, ou, par les jours plus tranquilles, de parcourir avec une curiosité amusée l'étalage de cette œuvre immense sortie toute parée de l'imagination des artistes et de l'imitation de la bonne nature.

La guerre a changé cette coutume-là comme tant d'autres. Nous avons, à Paris, des théâtres qui jouent ; mais les Salons, ce printemps, n'ouvriront pas leurs portes. Et c'est, quoique certains en puissent penser, un événement considérable.

L'achèvement des Boches à détruire la cathédrale de Reims a peut-être plus fait contre eux que tant d'autres crimes ; il désignait les Barbares. L'art, d'un côté, de mesure son expression suprême et rien de ce qui est l'art français ne doit, en une telle période, nous paraître indifférent. C'est pour cela qu'il faut regretter qu'il n'y ait pas de Salons en ce printemps de 1915.

Il ne pouvait pas y en avoir. M. Emile Boisseau, l'excellent statuaire, qui fut seize années durant le trésorier de la Société des « Artistes français » et en est encore l'un des dirigeants les plus respectés, m'a dit clairement tous les motifs de cette abstention.

Nous n'avons même pas eu d'assemblée générale, cette année, il y a tant d'absents ! Toutes les décisions ont été reportées à un an.

Quant au Salon, comment l'aurions-nous fait ? Le Grand Palais, qui nous abrite d'ordinaire, a été pris pour soigner nos malheureux blessés et loger les braves fusiliers-marins.

Et puis, aux « Artistes français », l'exposition est surtout un concours, puisque nous donnons des prix et des médailles. Or, on n'aurait pu, cette fois, attribuer des récompenses : beaucoup de candidats parmi les jeunes, l'espérance même du Salon, sont occupés à servir la Patrie et seraient frustrés.

Tandis que M. Boisseau parle dans sa barbe toute blanche, des images traversent la paisible atmosphère de son atelier : celles de ces nombreux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts qui sont morts au feu, et celle du peintre Pierre Goudault, l'un des derniers lauréats du « prix du Salon », tombé glorieusement sur la rive de l'Yser, la tête trouée d'une balle... Et tant d'autres !

Vous dire, M. Boisseau, l'Ecole des Beaux-Arts a suspendu tous ses concours, pour la même raison, parce que beaucoup d'élèves n'auraient pu y prendre part.

### L'art et les chiffres

« Et puis, parler du préjudice moral, quelle perte d'argent représente cette absence de Salon ! »

Vous voulez me donner quelques chiffres ?

Les voici, répond M. Boisseau. L'organisation du Salon des « Artistes français » coûte 300.000 francs, dont 80.000 vont au personnel et dont le reste sert à payer les frais de l'installation matérielle.

Mais nous faisons en moyenne 350.000 francs de recettes, fournies presque entièrement par les entrées, une petite part étant apportée par le bénéfice du buffet. Notre bureau de vente des œuvres d'art exposées au Salon fait des affaires qui valent, bon an mal an, entre 250.000 et 300.000 francs. Et j'oublierai les achats de l'Etat aux artistes, 60.000 francs environ, et ceux de la Ville de Paris, environ 40.000.

Il y a encore les amateurs qui achètent directement aux exposants ; et vous savez que beaucoup de portraits sont commandés dans l'espoir où vit le portraitiste de voir sa tête accrochée sur la cimaise.

Il s'agit donc d'une perte considérable pour les artistes qui auraient bien besoin de cet argent.

Pas plus que le Salon des « Artistes français », le Salon de la « Nationale », qui, à pareille date, donnait son vernissage. Mourira, cette année, ses portes — les aussi du Grand Palais — bien qu'il n'y ait pas de concours à la « Nationale », et c'est une lourde perte qui s'ajoute à celle que supporte le grand Salon voisin.

Les artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs, etc., sont de ceux que le genre a rudement touchés dans leurs intérêts. Il faudra donc ne point les oublier à l'heure des réparations nationales.

« Mais l'art français ? » direz-vous. L'art français, animé par la guerre, en sortira, nous le voulons respecter. Plus français, c'est-à-dire, puisqu'un art n'est grand qu'en étant « soi » — agrandi et plus magnifique.

Louis PAILLARD.

FEUILLETON du Petit Journal du 14 Avril 1915

— 21 —

## Le Sang de la France

JACQUELINE DE PONTAUROY

XIII (Suite)

Rue La-Broeyère

— C'est la bonne. Est-ce oui... Est-ce non ? demanda Cécile.

— Eh ! c'est oui... et merci mille fois. Voilà donc la fortune qui s'arrête à notre porte... et c'est vous qui l'avez fait entrer, cher maître, répondit Jacques.

Jacques était donc parti, il y a quatre mois, laissant sa femme et son enfant dans ce petit... tout petit appartement où Félicia avait continué — avait encore exagéré, si possible, sa vie d'effacement... presque de claustration.

Cependant, des relations obligées s'établissent entre les petites localités qui voient à toute heure par les carreaux et dans les couloirs des maisons où ils s'entassent, le haut en bas, à tous les étages.

Les gens qui se voient à chaque instant, qui sont forcés de s'adresser la parole, finissent fatalement par s'offrir et se rendre de petits services : — tant et si bien que la connaissance se fait — et qu'on devient

« de bons voisins » sinon de vrais amis... Il en avait été ainsi de Léa et de Mme Pontauroy.

Léa, bonne grosse fille, avait tout de suite été portée vers cette petite brune, fine, racée, qui avait des cheveux lustrés et de si beaux yeux noirs, — et, quand elle souriait, ce qui n'arrivait pas tous les jours, qui avait une si jolie bouche... rouge comme une fleur.

Félicia avait été plus réservée... beaucoup plus réservée.

Cette grosse blonde aux cheveux jennés d'un henné qui les faisait flamboyer comme du cuivre... cette chanteuse de café-concert (oh ! elle chantait si peu), — qui n'avait pas honte, elle — ah ! Dieu, non, — d'être tout simplement l'amie de ce bohème, quelle appelait tout le temps « mon homme » — cette Léa ne lui plaisait guère.

Mais elle était vraiment obligeante, brave femme, cette boulotte trop trépidante, toujours enlevée, soit par un pchén de la concierge, soit par un accident de la rue, — soit par une souris qui avait trotiné sur le parquet.

Elle avait fait la connaissance — et la conquête — de la petite Jacqueline qu'elle ne rencontrait jamais dans le couloir ou l'escalier sans avoir, — comme par hasard — quelque bonne petite chose à lui faire croquer.

Et, peu à peu, sans qu'on se rappelle bien comment la chose s'était passée, — Léa avait eu l'occasion — peut-être trouvée le prétexte — d'entrer chez Mme Pontauroy.

Alors on avait causé un brin... Puis, les causeries étaient devenues plus longues... puis enfin, Félicia avait accepté cette amitié... qui, maintenant, l'aidait à passer ce qu'elle avait bien le droit d'appeler son temps de veuvage.

Et voilà pourquoi Léa et son ami Tristan

Lahire, le bon poète du Cabaret des Fautes, n'étaient pas venus, ce soir-là, rentrer chez eux sans annoncer à cette pauvre petite Mme Pontauroy, la bonne nouvelle qu'on lisait dans la Patrie...

— Elle doit dormir, à cette heure, laissant le bon poète en arrivant au couloir du troisième étage où ils logeaient porte à porte avec le ménage Pontauroy.

Mais non, répondit la grosse blonde qui, mieux que lui, observait les petits détails, — mais non, il y a de la lumière !

Regarde la fente de la porte.

— Dans ce cas, allons-y.

Et en même temps qu'il frappait vigoureusement, il appelait très haut, pour qu'on reconnût sa voix, elle ne fut pas effrayée de ce tapage :

— Madame Pontauroy, c'est nous deux Léa... nous venons vous donner une bonne nouvelle.

— Que nous venons de lire dans le journal, expliquait la blonde.

Aussitôt, la porte s'était ouverte... et Félicia apparaissait, sa lampe à la main.

— Une bonne nouvelle... entrez donc.

Elle était en robe de chambre — une épaule aussi, cette vieille robe qui avait été élégante, — et elle apparaissait toute mince, toute mince, — toute mince, — toute mince, — tout un peu amaigri par le service de la guerre, — et ses bras qui se laissaient mieux voir sous le mince de ce vêtement d'intérieur.

Elle était très gaie, ce soir-là, très heureuse.

— Vous avez de la chance, de me trouver debout, à cette heure... Je suis sûre que c'est plus de minuit.

— C'est même une heure et demie, précisait Léa. Mais, ce Tristan, plus moyen de le faire reconnaître à l'oreille. Ils étaient tous de faire qui étaient... toujours sur leurs mêmes bêtises... dans la petite salle du cabaret...

— Oh ! une heure et demie ! Je suis folle !... Mais vous savez, madame Léa, quand on veut voir la fin d'une chose...



